

## CHAPITRE TROISIÈME

### LE ROSAIRE ET LA SAINTETÉ PARFAITE

Au-dessus de la charité commune, nécessaire à tous ceux qui veulent entrer dans le royaume des cieux, il y a une charité plus noble, qui n'est pas encore le dernier sommet de la vie spirituelle, mais qu'on peut appeler déjà la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice ; c'est la sainteté de l'état religieux.

Jésus-Christ, avant de monter au ciel, établit dans son Eglise une double école officielle, chargée de reproduire, l'une son rôle de sanctificateur, l'autre sa sainteté personnelle. La première est le sacerdoce, la seconde est l'état religieux. Toutes les deux doivent durer jusqu'à la fin des temps. Perpétuer à travers les âges la mission de sanctificateur qui appartient au Christ, voilà votre sublime destinée, ô prêtres ! reproduire sa sainteté personnelle, tel est votre auguste devoir, ô religieux !

En vertu de leur profession, les âmes consacrées s'engagent à exprimer en elles le céleste idéal. Il faut que Dieu le Père puisse reconnaître en elles son Fils, et que Marie puisse dire en les

regardant : « C'est ainsi qu'était mon Jésus ; ce sont bien ses traits chéris : c'est bien sa douceur, sa charité, son humilité, son esprit de renoncement ». Mais pour réaliser ce type immaculé, elles devront travailler sans cesse à leur sanctification ; et, même après de longs efforts, elles ne pourront pas encore dire : C'est assez. Il y aura toujours au fond de leur cœur comme une voix puissante qui leur criera : Plus haut ! plus haut ! Votre modèle est la perfection infinie ; le tableau de votre âme n'est pas encore achevé ; l'image n'est pas assez ressemblante ; il faut toujours y ajouter, toujours peindre quelque trait nouveau afin de se rapprocher davantage du ravissant idéal.

Voilà pourquoi la vie religieuse doit être une marche perpétuelle vers la perfection. Et en quoi cette perfection doit-elle consister ? Quand nous lisons l'histoire des grands religieux, nous voyons qu'ils ont payé à l'Eglise le tribut de l'héroïsme, comme les martyrs lui avaient payé le tribut du sang. La profession a créé dans l'âme une soif ardente d'idéal et une aspiration vers l'héroïsme, et plus d'une fois l'obéissance a enfanté le sublime.

Toutefois la sainteté, qui est ordinairement exigée des religieux, n'est pas la charité héroïque : c'est une charité intermédiaire, au-dessous de l'héroïsme, au-dessus de la charité commune ; elle consiste à écarter tous les obstacles qui pourraient entraver l'acte de l'amour divin. C'est une sorte de charité parfaite, ou, comme nous l'avons dit, c'est la perfection de l'amour dans la perfection

du sacrifice. Notre-Seigneur nous a aimés par le sacrifice ; nous lui répondons par la mort et par le sacrifice : mort et sacrifice de l'ambition et des biens de ce monde, c'est la pauvreté ; mort et sacrifice de la chair et des sens, c'est la chasteté ; mort et sacrifice de la volonté, c'est l'obéissance. Quand l'esprit et le cœur sont immolés, quand on a abandonné la volonté, ce grand domaine qui reste même aux plus pauvres de ce monde, le dernier mot est dit ; c'est la perfection de l'amour dans celle du sacrifice. Une âme religieuse entièrement fidèle à ses trois vœux aurait déjà cette charité parfaite qui est voisine de l'héroïsme.

Mais pour être fidèle, lui suffit-il d'éviter le péché mortel ? Sans doute, tant qu'elle ne tombe pas dans une faute grave, elle est encore, en un sens, dans l'état de perfection ; cependant la voix divine qui crie en elle : Soyez parfait ! montez plus haut ! exige davantage, c'est-à-dire une haine radicale pour le péché véniel. Se laisser aller à cette faute, c'est blesser Notre-Seigneur à la prunelle de l'œil, quoiqu'on ne veuille pas le faire mourir. Contrarier ainsi le bon Maître dans ce qu'il a de plus sensible, est-ce vraiment la perfection de l'amour et celle du sacrifice ? Il est donc évident que le désir sérieux de la sainteté doit aller de pair avec la haine du péché véniel. Tout progrès dans la perfection est un triomphe sur lui, et chaque fois que l'on commet quelque-une de ces fautes réfléchies, on tombe d'un degré : on

ne reste plus sur ces hauteurs radieuses où planent les vrais religieux.

Toute âme soucieuse de sa perfection doit avoir la volonté ferme et bien arrêtée d'éviter tout péché véniel délibéré. Nous disons *délibéré*, car bien des fautes échapperont infailliblement à notre faiblesse, puisque l'Eglise enseigne qu'il est impossible, sans un privilège insigne comme celui qui fut accordé à Marie, d'éviter tout péché véniel durant une vie entière. D'ailleurs, on ne fait pas vœu d'être parfait, mais seulement de travailler à le devenir. On ne commet pas d'hypocrisie ni de mensonge, si on a encore des défauts dans l'état religieux : il y aurait hypocrisie et mensonge si on perdait le désir d'une vie parfaite, et si l'on disait d'une manière pleinement réfléchie : Je renonce désormais à la perfection.

Telle est, en résumé, la sainteté religieuse : perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice, qui suppose l'observation fidèle des trois vœux et réclame une haine profonde pour tout péché véniel délibéré.

Pour marcher, sans jamais défaillir, vers ces divins sommets, il faut être uni à Jésus, et le tenir par la main. Le Sauveur, en effet, est le géant de l'éternité : si nous savons saisir sa main puissante, nous serons portés suavement, et nous courrons avec lui dans cette royale carrière. *Exultavit ut gigas ad currendam viam*<sup>1</sup>.

1. Ps. XVIII, 6.

Le Rosaire nous donne ce moyen de l'atteindre. Jésus dans le Rosaire est véritablement notre modèle, notre voie et notre vie. Notre modèle, car il se révèle à nous dans les Mystères comme le parfait religieux de son Père céleste ; notre voie, car il nous tend la main, cette main qui indique l'éternité, qui soutient et qui porte ; notre vie, car de ces Mystères découlent des grâces puissantes pour nous faire observer nos vœux. Ce sont là des considérations faciles, qu'il nous sera agréable d'approfondir.

Notre-Seigneur, dans le Rosaire, est le religieux par excellence du Père éternel. Un religieux est un homme entièrement lié à Dieu. Le mot religion vient, en effet, de *religare*, qui signifie « lier une seconde fois ». Nous sommes déjà attachés à Dieu par le lien indissoluble de la création et de la conservation, sans lequel nous ne pourrions subsister un instant.

A ce lien physique et nécessaire nous ajoutons un lien moral et volontaire. Dieu est notre principe, nous nous rattachons à lui par le lien de l'adoration ; Dieu est notre souverain maître, nous nous enchaînons à lui par la soumission et l'obéissance ; Dieu est notre fin suprême, nous nous unissons à lui par le lien de l'amour. Cette chaîne toute suave qui nous relie à notre principe, à Notre-Seigneur et à notre fin, c'est la *religion*. Tous ceux qui servent Dieu, dit S. Thomas, peuvent dans ce sens large être appelés *religieux* ; mais on réserve ce nom aux hommes qui con-

sacrent leur existence entière au service divin, se dégageant totalement des affaires du monde.

Leurs trois vœux achèvent de les attacher à Dieu.

La pauvreté les enchaîne au Dieu principe de tout vrai bien, la chasteté au Dieu vierge, principe de tout ce qui est pur et beau, l'obéissance au Dieu roi, principe de toute liberté. Ainsi, de toutes manières, le religieux est l'homme lié au Seigneur.

Dans la triple série du Rosaire, nous admirons en Jésus-Christ cette absolue dépendance à l'égard de son Père. En assistant, par le premier Mystère, à son départ de l'éternité et à son Incarnation, nous voyons l'adorable Sauveur se mettre dans la dépendance de Dieu et se faire, en quelque sorte, son homme-lige. « Me voici, dit-il, pour accomplir votre volonté, *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* »<sup>1</sup>. Sur le point de retourner à son éternité d'où il était descendu, il aura la même parole : *Fiat voluntas tua*. C'est là ce qui a dominé son existence ici-bas. Quand il se sépare de Marie et de Joseph et se retire au milieu des docteurs, c'est pour s'occuper des affaires de son Père ; s'il passe la nuit dans une prière ardente, c'est pour être tout entier au service de Celui qui l'a envoyé. Tous ses instants seront employés à consommer l'œuvre qui lui a été confiée, et il pourra dire en terminant sa carrière : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam*<sup>2</sup>. Le voilà donc en tout et

1. *Heb.* X, 9.

2. *JOAN.* XVII, 4.

partout le religieux parfait de son Père, l'homme entièrement consacré et lié à Dieu.

Oh ! quelle suave méditation de considérer ainsi dans les Mystères Jésus entièrement dépendant, Jésus religieux, Jésus pauvre, Jésus vierge, Jésus obéissant !

La pauvreté ! Il l'a pratiquée jusqu'à l'héroïsme : il est pauvre à sa naissance et pendant toute sa vie, puisqu'il n'a pas où reposer sa tête ; pauvre sur son Calvaire, où il voit les soldats se partager ses derniers vêtements ; plus pauvre encore dans son Eucharistie, où il se dépouille de l'apparence même de son humanité et se couvre d'un vêtement d'emprunt, très fragile, très infirme, les espèces sacramentelles.

La chasteté ! Il est le Dieu vierge, fils d'une Mère vierge, époux d'une Eglise vierge ; il a voulu que son corps ne reposât que sur la pierre d'un sépulcre vierge, et il demeure encore dans le Saint-Sacrement le pur froment des élus, le vin qui fait germer les vierges.

L'obéissance ! Il a eu pour elle un amour passionné : c'est l'obéissance qui le fait naître, vivre et mourir, qui l'enchaîne dans l'Eucharistie et le livre sans défense aux mains sacrilèges des apostats.

C'est ainsi que dans tous les Mystères, Notre-Seigneur est le modèle des religieux, auxquels il peut dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme moi-même j'ai fait ».

Il ne se contente pas de nous indiquer la

route ; il est lui-même notre voie ; il est lui-même notre vie, c'est-à-dire que les Mystères du Rosaire ont une puissante efficacité pour nous communiquer les grâces de notre état. Nos vœux sont un défi solennel opposé aux trois grandes concupiscences qui se partagent l'empire du monde. Or, notre Sauveur a vaincu cette triple force de l'esprit du mal par sa vie, sa passion et sa résurrection, *per vitam, mortem et resurrectionem suam*, qui nous sont rappelées dans les trois séries des Mystères. Comme il n'a jamais été soumis lui-même à ces maudites concupiscences, c'est pour nous qu'il les a vaincues : il a donc expié les vices qui naissent en nous de cette triple racine, et il nous a mérité les grâces de la vertu contraire. Méditer le Rosaire, c'est donc assister à la victoire du Sauveur sur les trois concupiscences ; on est, dans ces Mystères, en face d'un vice terrassé et d'une vertu triomphante. L'âme religieuse qui sait entrer dans l'intérieur du Rosaire peut facilement obtenir, par suite de son contact avec le Verbe Incarné, des grâces actuelles pour dompter la même concupiscence et pratiquer la même vertu. En nous unissant à Jésus pauvre dans ses divers Mystères, nous trouverons des secours pour vaincre la concupiscence des yeux ; notre contact avec Jésus vierge nous fera triompher de la concupiscence de la chair ; et notre humble obéissance, greffée sur la sienne, détruira l'orgueil de la vie. De cette sorte, la pratique des vœux devient aisée, et les tentations contraires sont écartées.



Mais nous avons vu que la perfection religieuse, ne se contentant pas d'un triomphe facile sur le péché mortel, doit avoir pour toute faute vénielle une haine vivace que rien ne saurait atténuer. Les grâces du Rosaire vont jusque-là. Elles ne s'étendent pas seulement à ces grands combats où la vie de l'âme est en péril, mais descendent encore à ces luttes quotidiennes qui se livrent entre le renoncement et la tiédeur, entre le désir de la perfection et l'attachement aux convoitises de la nature. Le Rosaire, en effet, nous met en communication avec le religieux impeccable qui fut parfait dès le premier instant. En vertu de notre contact avec lui, nous devons recevoir quelque chose de sa perfection ; et les grâces qui partent d'une source si pure doivent faire naître en nous des délicatesses exquisés comme celles du Sacré-Cœur.

Ces délicatesses consistent à s'oublier soi-même pour les intérêts du Bien-Aimé, à craindre par-dessus toutes choses de l'offenser même en matière légère, et à mesure qu'elles nous détachent insensiblement de nous-mêmes et du créé, elles nous inspirent des attraités suaves et forts pour le service divin et une vie toute de ferveur.

Telles sont les grâces de choix qui découleront des Mystères, tels sont les effets merveilleux que le Rosaire peut opérer dans l'âme religieuse qui sait en profiter. Mais il faut être bien vigilant : si nous ne savons pas saisir la main de Jésus, quand il passe, nous resterons loin de lui. Le

géant de l'éternité marche bien vite : il nous sera impossible de l'atteindre, et nous resterons seuls sur ce chemin ardu où il est si facile de se décourager et de retourner en arrière.

Alors peut-être rencontrerons-nous Marie. Elle aussi passe dans le Rosaire pour donner la main aux religieux, car elle a pratiqué dans ces Mystères la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, avec une exquise perfection qui excluait l'ombre même du péché véniel. Si nous savons nous unir à elle dans la méditation de son céleste psautier, l'auguste Distributrice des grâces nous donnera des secours énergiques pour nous faire imiter sa perfection, son amour de Dieu et sa haine du péché. Aidés ainsi par Marie, nous essaierons d'atteindre Jésus, et peut-être que le bon Maître, à la voix de sa Mère, daignera se retourner vers nous ; et dès lors nous pourrons marcher sans encombre sur la route de l'éternité, entre le Christ et Marie.

Oh ! si les âmes religieuses savaient comprendre et pratiquer leur Rosaire, comme le chemin de la perfection leur deviendrait aisé ! Elles seraient, en quelque sorte, portées par la main de Jésus et la main de Marie, c'est-à-dire par les grâces qui nous viennent de l'un et de l'autre, et elles pourraient répéter la parole du Frère Marie-Raphaël : « J'ai trouvé dans le Rosaire mon secret de sainteté ».